

Le but de cette note est de susciter le débat et le questionnement. Certaines positions exprimées ici ne reflètent pas la position de son auteur, qui se fait par moment l'avocat du diable. Merci de votre compréhension.

« ENTREPRENDRE DANS UN ECOSYSTEME CULTUREL : UTOPIE OU REALITE ? »

Entreprendre est un mot difficile pour notre profession, et il n'est pas anodin que l'un des ateliers de cette journée ait été intitulé *Entreprendre Autrement...* Comme si *Entreprendre* était insuffisant et renvoyait à des vulgarités *commerciales*. Pourtant, rien de plus noble que l'initiative privée et l'entrepreneuriat ! - particulièrement aujourd'hui à l'heure de la *financiarisation* de toute la machine économique, et de de la crise des motivations que nous traversons depuis une vingtaine d'années.

Une illustration : la résistance farouche au terme et au concept d'« artiste-entrepreneur » - qui qualifie la propension somme toute assez récente des artistes à prendre en main leur outil de production (montée en puissance de l'auto-production musicale, multiplication des « compagnies indépendantes »). Une tendance d'ailleurs non assumée : peu d'artistes se désignent entrepreneur, et ce phénomène est souvent un choix par défaut. L'artiste doit s'occuper d'art, de poésie et pas de vil commerce. Pourtant nous aurions beaucoup à gagner à ce que les artistes se reposent la question de leurs publics... à moins de vouloir définitivement retomber dans un art réservé à une élite, comme ce fut le cas durant quatre cent cinquante ans.

Si j'ai insisté sur la question de la définition du terme, et donc du périmètre, du champ culturel, c'est qu'il m'apparaît évident que la réponse que nous allons en donner conditionne un certain nombre de choses comme :

- **la place de l'artiste** et de l'Art dans notre société : quelle fonction leur attribue t-on ?, quelles rôles attendons-nous les voir jouer ?, quelle place dans le corps social avons-nous envie de les voir remplir ? (*peut-on décemment soutenir le système de la solidarité interprofessionnelle qu'est l'intermittence du spectacle et en sus proclamer une autonomie totale de l'expérimentation artistique en une resucée de l'Art pour l'Art ?*)
- **la place de la profession culturelle** : le personnel *cultureux* est-il autonome de la sphère artistique ? Inclut-il ce dernier, entre autres choses (et lesquelles ?) ou est-il un élément parasite de l'acte artistique, le mal nécessaire à la médiation des œuvres ? D'ailleurs, est-ce une profession ?
- **la place du secteur culturel** ? Est-ce un secteur économique comme un autre ? Peut-on l'organiser ? Quels liens a-t-il avec les autres activités socialisées ?
- **la légitimité et la conduite de l'action culturelle publique** ? Est-ce à l'État d'organiser la diversité culturelle ? Pourquoi associer depuis trente ans Culture et Communication au sein du ministère, et non pas Culture et Éducation Populaire, ou Éducation tout court ? Jean HURSTEL dans Une nouvelle utopie culturelle en marche (Éditions de l'Attribut, Toulouse 2009) pointe ce qu'il appelle le « *péché originel* » de la politique culturelle à la française : la déconnexion de la culture et de l'éducation populaire – alors que cette dernière a largement contribué à l'émergence de la sphère culturelle.
- **Ou n'est-ce qu'une vision politique des choses** ? La Communauté Européenne affirme une vision anthropologique : la culture est ce qui permet de maintenir la paix et le vivre-ensemble (sic). Nous-mêmes, n'avons-nous pas tendance à confondre le secteur culturel et notre vision du *Tiers-Secteur* ?

Lorsque l'on sort de notre bulle culturelle et qu'on se frotte au monde extérieur, je suis toujours étonné que le terme culturel n'existe pas en soi. Il n'a pas d'autonomie lexicale. Le culturel est toujours ce qui permet de ... Il est toujours investi d'une autre signification, positive ou négative. Il est invariablement polarisé selon que l'on *croit*, ou non, à la culture. Ceci est certainement du à la mission messianique dont on a investi la culture dans les années 60, qui était rien de moins que de remplacer l'École Républicaine dans l'émancipation des masses populaires. Mais c'est un autre débat.

Commençons plutôt par examiner les dimensions positives dont on charge le terme culturel.

- 1) **Le culturel est un moteur puissant d'épanouissement personnel.** Les pratiques culturelles favorisent l'expression de chacun, donc la confiance en soi. Elles permettent d'augmenter la capacité des hommes à travailler ensemble au service d'une œuvre (c'est le chant d'une chorale amateur comme l'organisation d'un concert dans une petite asso, etc.).

- 2) **Le culturel est le ferment du vivre-ensemble.** Corollaire du précédent, la culture envisagée dans sa dimension de passerelle vers l'altérité permet le dialogue des communautés, le melting pot, le brassage, l'acceptation de l'autre par un dialogue permanent et égalitaire entre *les cultures*. On est ici plus près de la découverte du couscous que de poésie.

Ce qui est intéressant de noter, c'est que ces deux premières visions envisagent le culturel comme le *superflu indispensable* à la vie sociale : superflu car sans utilité directe de survie, indispensable car permettant de se réaliser soi, au sein d'une communauté... Et cela découle, à mon sens, de la vision romantique de la société qui considère que si nous vivions dans un monde idéal, il n'y aurait pas d'expression artistique, ou dit autrement, que l'art est la réponse la plus puissante au mal-être moderne. Artiste maudit, culture pour chacun !

- 3) **Les activités culturelles sont le socle de la société de la connaissance** par leur action de diffusion des idées et d'abolition des barrières (exemple, la musique : langage universel). Les pratiques culturelles sont alors perçues comme l'avant-garde de la société de l'information en devenir. L'organisation du travail dans l'entreprise post-moderne se calque d'ailleurs sur celui des activités artistiques : fonctionnement par projet, impérieux commandement d'être créatif, polyvalence. Le culturel est le quatrième âge de la mondialisation (la religion, la guerre, le commerce, et désormais la culture).
- 4) **Le culturel, enfin, est un secteur économique facteur de croissance et de compétitivité** qui englobe les industries patrimoniales, les industries du loisir, et celles de la recherche. La culture se sert de la création artistique comme une ressource, un intrant dans un objectif de développement économique. Le culturel est envisagé alors en terme d'attractivité pour un territoire.

Ces deux dernières connotations sont une acception très large du terme culturel qui regrouperait l'ensemble des loisirs et des activités proposées sur un territoire donné. Elle découlent d'une approche très utilitariste et anglo-saxonne de la société humaine.

Considérons maintenant la charge négative du terme culturel, qu'on peut résumer ainsi : une forme d'abêtissement de l'Art avec un grand A. Dans cette vision finalement assez répandue dans la population, la culture est la forme abâtardie et massifiée de l'art. Dans la société culturelle (post – artistique), il n'y a plus de place pour l'acte artistique, car tout est artistique. Trois phénomènes nourrissent ce constat :

- **La massification de l'accès aux arts** (tant en pratiques qu'en termes de consommation) a pour conséquence l'avènement d'une société du tout culturel où chacun se rêve artiste. Le numérique en est l'aboutissement ultime par la dématérialisation, qui clôt l'ère de la reproduction mécanique de la culture.
- **La crise de la médiation** : les structures légitimes de qualification et de légitimation des pratiques ont vécu. L'académie, les Beaux-Arts, le Conservatoire, ne sont plus des structures de prescription des goûts. On peut s'en réjouir. On peut aussi constater que la nature ayant horreur du vide, c'est la télévision qui désormais joue ce rôle, accroissant la rupture entre les cultures savantes et les cultures populaires. Le phénomène se retrouve à l'identique pour l'Université. Les intellectuels télégeniques remplacent désormais les universitaires institués.
- **le suicide des avants-gardes** : en faisant tomber successivement les notions d'œuvre (Ceci n'est pas...) puis d'auteur (Nouveau Roman, Nouvelle Vague), et enfin d'acte artistique (les Actionnistes, les Situs) l'expérimentation a enterré l'art et les artistes. En outre elle a creusé un fossé profond entre la création et la/les populations.

Je connais des gens, des artistes parfois, qui considèrent que l'Art ne peut être l'affaire du peuple et que cela doit appartenir à une élite.

Une version *light*, mais qui découle de la même analyse, est qu'il n'est pas possible d'avoir une opinion sur le théâtre sans avoir fait le Conservatoire National Supérieur. Qu'on ne peut pas comprendre la musique sans avoir pratiqué pendant quinze ans le violon... des choses qu'on entend encore dans certaines institutions culturelles.

Ce qui intéressant de noter tout de même, c'est la disparition la dimension artistique de nos métiers. Une illustration concrète : **l'excellence artistique est un leurre. On sait pertinemment que ce critère, pourtant revendiqué par tous les acteurs culturels, ne dicte plus aucun choix économique et/ou**

politique. Dès lors, pourquoi le conserver comme un étendard ? Nous savons tous que la qualité de l'encadrement d'un projet (les structures de production, de management, ou de placement) prime sur sa valeur artistique intrinsèque. Quand ce n'est pas la qualité de l'entregent politique qui prime encore par-dessus !

Dont acte.

Puisqu'on ne trouvera pas de définition du culturel, je vous propose la mienne.

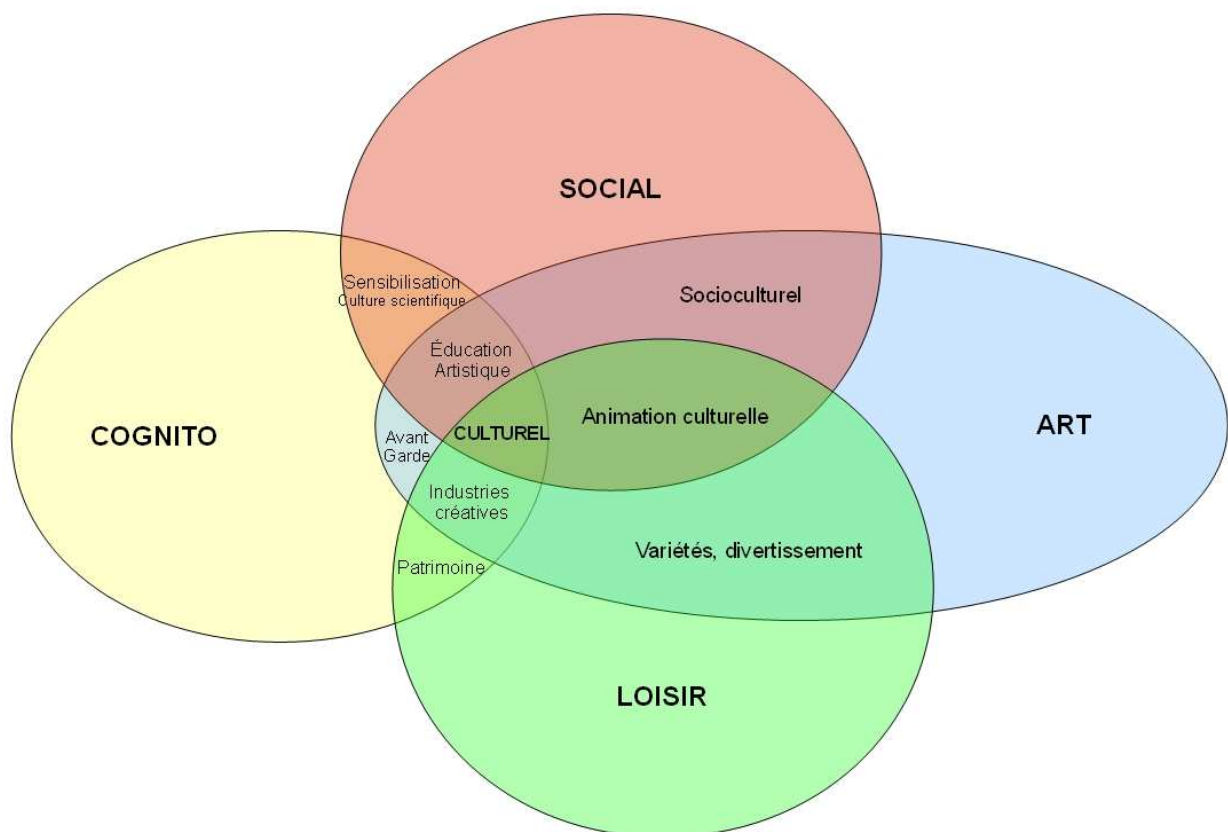
Est culturel ce qui réunit les quatre conditions suivantes :

- créatif (artistique)
- utile (social)
- récréatif (loisir)
- intelligent (cognitif).

Autrement dit, je considère que le champ culturel se structure autour de quatre pôles :

- l'Art
- la Connaissance
- le Social
- le Loisir.

Cette approche permet de dresser une carte que je vous propose ici. Mieux qu'un discours, elle propose une géographie du phénomène culturel, en montrant les zones de frottement et de chevauchement entre ces quatre pôles.



Je vous propose ces associations là :

<i>Pôles</i>	ART	LOISIR	SOCIAL	COGNITO
ART	X	Divertissement	Socioculturel	Expérimentation, avants-gardes, contemporain
LOISIR	Variétés	X	Tourisme	Patrimoine
SOCIAL	Socioculturel	<i>Entertainment</i>	X	Sensibilisation des publics
COGNITO	Recherche	Patrimoine	Éducation technique, culture scientifique	X

Et celles-ci :

- Art + loisir + cognito = les « industries créatives »
- Art + loisir + social = l'« animation culturelle » (les festivités populaires, l'animation des villes et des quartiers)
- Art + social + cognito = l'éducation artistique et les pratiques artistiques amateurs
- Loisir + cognito + social = activités patrimoniales et touristiques.

Cette topologie n'est pas parfaite, je la soumets au débat. **Elle permet d'envisager d'autant mieux la notion d'écosystème, qu'elle montre l'interconnexion de tous ses domaines...** et qu'elle nous incite à l'humilité, puisque nos pratiques ne sont pas plus légitimes que d'autres.

Se poser toutes ces questions en termes d'écosystème permet de :

- **Envisager le problème dans sa globalité** : dans l'écosystème tous les utilisateurs sont pris en compte, notamment les utilisateurs finaux (amateurs, praticiens, clients, publics, usagers), ce qui permet de dépasser le cadre enfermant de la filière.
- **Envisager la dimension temporelle** : le système est dynamique, changeant, évolutif, divers, diversifié, chacun y évolue à un rythme singulier, et tous interconnectés dans un cadre global.
- **Replacer la question de l'économie à sa juste place** : comment s'organisent les échanges – pas uniquement monétaires – entre les acteurs ?
- **Intégrer une dimension écologique** à la réflexion : comment un « système » favorise t-il (ou non) l'éclosion des initiatives ? Comment agence t-il la diversité ? Comment organise t-il le repli des obsolescences ?

Pour les pouvoirs publics, réfléchir à « entreprendre dans un écosystème culturel » revient donc à poser la question suivante : **comment créer les conditions publiques de l'entrepreneuriat privé et solidaire ?** A mon sens, la vraie question opérationnelle, est, à notre endroit des professions culturelles, de réussir à conjuguer le meilleur de l'action privée (initiative et libre-concurrence) avec le meilleur de l'action publique (souci de l'intérêt général et de l'égalité d'accès).

Car la définition qu'on en donne et le périmètre qu'on lui attribue déterminent le rôle qu'on attribue aux artistes (on y revient donc toujours) et la fonction dont on investit la culture. Lors des débats du 25 novembre, nous avons régulièrement parlé de l'artiste en tant qu'ouvrier social, créateur de lien, comme si cela allait de soi.

Et je ne parle pas de l'impératif moral – que je garde pour une prochaine communication.

Chers amis, bon courage.